

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Image du Canada en France 1850-1914

Mythe et Reflet de la France de Sylvain Simard, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, 440 p. (Cahiers du CRCCF).

André Renaud

Number 48, Winter 1987–1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39189ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renaud, A. (1987). Review of [L'Image du Canada en France 1850-1914 / *Mythe et Reflet de la France* de Sylvain Simard, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, 440 p. (Cahiers du CRCCF).] *Lettres québécoises*, (48), 52–53.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'Image du Canada en France 1850-1914

Mythe et Reflet de la France de Sylvain Simard, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, 440 p. (Cahiers du CRCCF).

Voilà en cinq chapitres une excellente synthèse des regards qu'ont jetés sur le Canada et plus particulièrement sur le Québec, les Français, depuis 1850 jusqu'en 1914. Et sur les images, réelles ou mythiques, qu'ils ont diffusées. En 1850, la France et le Canada français allaient reprendre des relations que la bataille des Plaines d'Abraham avait fait s'interrompre de façon inopportune. En 1914, Louis Hémon publiait *Maria Chapdelaine*. Mais rappelons dès le début de cet article que, au cours du premier quart du dix-neuvième siècle, Chateaubriand et d'autres écrivains plus pâles que l'auteur du *Voyage en Amérique* (1827) chantaient les vertus du nouveau continent, à la suite d'ailleurs des auteurs de la Renaissance qui découvraient, aux deux extrémités de leur rêverie, les antiquités gréco-romaines et les extravagances du Nouveau Monde. Perspective extraordinaire que ne manque pas de souligner un écrivain comme Rabelais, par exemple. L'Europe et la France, hier et aujourd'hui, ont toujours été fascinées par l'Amérique.

Le dessein de Sylvain Simard est à la fois précis et méthodique. Il s'agit pour lui de définir les rapports qu'ont entretenus les voyageurs et les écrivains français avec les Français venus s'installer en Amérique, surtout au Québec, sur les rives du Saint-Laurent. Il y avait ici, à la fin du dix-neuvième siècle, plusieurs millions de descendants de France, dont les pères étaient venus s'établir ici pour toutes sortes de raisons: par esprit d'aventure ou de colonisation, par vocation religieuse, guidés par le hasard de la vie. Il y avait également une population mixte, représentée, dans les villes, par les couches ouvrières et les notables, et, dans les campagnes, par les paysans et le petit clergé. La langue des aïeux avait été préservée de façon courageuse mais n'y trouvait-on pas de nombreuses formes archaïsantes, qui inquiétaient et charmaient, et les cou-



Sylvain Simard

tumes héritées des ancêtres européens ne s'étaient-elles pas modifiées et adaptées aux contingences de l'américanité? Déjà, une structure culturelle et littéraire de connotation canadienne-française faisait entendre ses premiers balbutiements, ici comme en Europe, à Québec, à Montréal et à Paris.

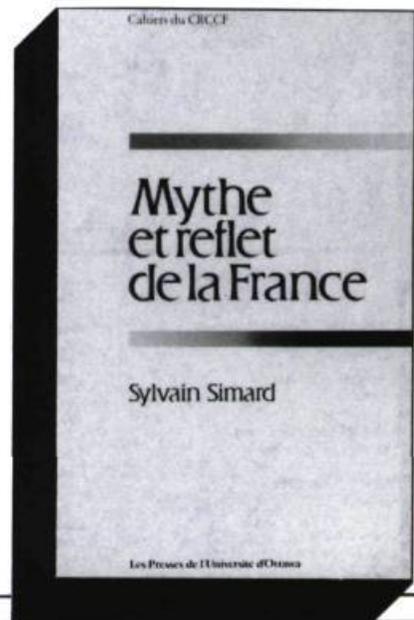
La question que traite Sylvain Simard n'est pas simple et il aura fallu de la souplesse et de la rigueur scientifique pour plonger dans un corpus de textes assez impressionnants, assez hétéroclites surtout, et d'en sortir une matière qui permette des conclusions pertinentes. En 1850, les Québécois ne connaissent à peu près plus la France et ne se font plus du «vieux pays» que des idées vétustes, caduques et sentimentales. De leur côté, les Français ne connaissent pas mieux le Canada et personne, sauf quelques rares spécialistes, ne lit plus les chroniques, récits de voyages et *Relations* qui ont été publiées, comme celles des Jésuites, en France, sous le Régime français. Il y a là des richesses et des curiosités que l'on va redécouvrir beaucoup plus tard dans les universités d'ici, lorsque les universitaires vont «inventer» la littérature québécoise.

Mais par goût de l'exotisme et parce qu'ils ont besoin sans doute de retrouver ailleurs, puisque cela n'est plus possible chez eux, une certaine image qu'ils ont perdue d'eux-mêmes (ce qui les rend nostalgiques), les Français vont recommencer à s'intéresser aux Québécois. À

leur passé, à leur présent et à leur avenir. Depuis la conquête des Anglais en Amérique, la France a connu d'importants bouleversements que l'on connaît et qui font maintenant d'elle un pays moderne et laïc. Sous la férule de la Grande-Bretagne, les Français d'Amérique ont connu un tout autre destin et cette raison suffirait à elle seule à justifier l'impatience de la France à renouer avec les Canadiens. Que sont-ils devenus? Que font-ils pour vivre? Ont-ils conservé la religion de leurs pères. Parlent-ils toujours français? Et l'accent, mon Dieu, l'accent français, les doux accents de Normandie, de Bretagne, de Gascogne, qu'en ont-ils fait?

On sait que le destin des Français d'Amérique a toujours été lié d'étroite façon à la religion, à la langue et à la vocation paysanne et que cela a été mis entre les mains du clergé comme un saint dépôt. On voit difficilement comment les choses auraient pu être différentes et force nous est de convenir aujourd'hui qu'il y a eu là, surtout aux lendemains de la Conquête, des avantages certains. Lorsque, après tant d'années d'habitude et d'inertie collective, le peuple ne marche plus au rythme du progrès et risque ainsi de prendre un recul inratractable, il faut commencer à s'inquiéter, alors même que les autres entreprennent sur nous des études anthropologiques comme on le ferait d'une race lointaine ou de spécimens en voie de disparition. Avant la révolution tranquille, le Québec était devenu un vaste musée. Ne s'y intéressait que ceux d'ailleurs qui y cherchaient des explications ou des consolations et qui y voyaient également, il faut le dire, des centaines d'objets de pitié, voire de mépris.

Il faut dire aussi que les rapports entre le Québec et la France n'ont pas tou-



jours été faciles et qu'au-delà des discours officiels et derrière les places publiques, il demeure une incompréhension, parfois une agressivité, et souvent une espèce de mépris réciproque qui laissent les hommes politiques indifférents. Les écrivains ont cherché à comprendre tous ces phénomènes multiples qui peuvent expliquer le «miracle» québécois et qui ne cessent d'étonner. Il y a eu un nombre imposant de romanciers français, pensons surtout au roman d'aventures, qui ont situé leurs drames dans des cadres géographiques et sociologiques canadiens. Les uns écrivaient pour le seul plaisir, d'autres pour édifier. D'autres encore qui pratiquaient une prose plus scientifique et qui cherchaient à comprendre et à expliquer. Notre paysannerie a plu, comme en témoigne *Maria Chapdelaine*; notre simplicité naturelle et notre sens poétique du patrimoine ont plu, comme en témoigne Félix Leclerc. Et cela a nourri nos rapports avec la France durant plusieurs décennies.

Sylvain Simard aura rendu à tous ceux qui s'intéressent à cette question un grand service en mettant de l'ordre là où souvent il y avait préjugé et méconnaissance. Il identifie avec précision ceux qui, en France, se sont intéressés au Canada français, «heureux peuple autour de son clocher». Il consacre un chapitre de son volumineux ouvrage aux récits de voyages, un troisième, le plus intéressant de tous, à l'exotisme littéraire. Je crois personnellement que l'exotisme est au coeur de nos rapports avec les Français, et, à mon avis, cela est aussi fort aujourd'hui qu'hier. Nous avons des qualités qui plaisent aux Français, comme par exemple, notre spontanéité et notre joie de vivre, une sorte de candeur rare. Nous avons des traits qui leur déplaisent souverainement, comme la mollesse et la vulgarité de notre langue. Et oui, toujours la langue!

Dans les deux derniers chapitres, Sylvain Simard s'intéresse à la littérature d'information et à la permanence de l'image du Québec en France. Il y a dans ce livre une somme imposante de renseignements et la bibliographie sera d'un précieux secours à qui travaille dans ce domaine-là ou dans une discipline connexe. C'est un livre que voudront consulter historiens, littéraires, sociologues. On voudrait que Simard ait rédigé une conclusion plus longue et plus engagée. On souhaite que dans la foulée, il poursuive sa recherche jusque dans les années 1980: de Louis Hémon au Général de Gaulle et du Général de Gaulle à la Place du Québec à Paris. □

André Renaud

PÉRÉGRINATIONS ITALIENNES



Lettres d'Italie de Denise Boucher, Montréal, l'Hexagone, 1987, 112 p., (coll. Itinéraires littéraires), 14,95\$.

Une vieille tradition humaniste, doublée sporadiquement sur la gauche, au cours des ans, par diverses modes intellectuelles, a contribué à faire depuis toujours de l'Italie le lieu chéri des voyageurs curieux de la découverte de mondes anciens, amateurs de rondbosse et de belles-lettres ou tout simplement amoureux d'un certain art de vivre. Rome la capitale a attiré, pour sa part, à elle seule, depuis des siècles, dans le giron de la ville éternelle, des milliers de mortels venus du monde entier.

Au nombre de ces voyageurs païens et de ces pèlerins de la chrétienté, longtemps les Canadiens français ont fait bonne figure. Étudiants, écrivains, artistes, gens de robe et gens d'Église, ils ont été nombreux ceux qui ont pratiqué, ou rêvé de pratiquer, le circuit de l'Italie. Mais, aujourd'hui, s'il faut en croire certains, l'intérêt pour cette destination privilégiée se serait estompé. Ainsi, dans son *Voyage d'hiver*, Jean Éthier-Blais n'hésite pas à affirmer que «[l]es Québécois délaissent l'Italie¹».

Si tel est le cas, on peut présumer que le coût de la vie dans les cafés de la Via Veneto, par exemple, n'est pas étranger à la désaffection actuelle de l'intelligentsia québécoise pour le pays de Virgile et de Dante. Par ailleurs, le goût de la nouveauté à forte saveur d'américanité explique aussi, en partie, la désertion de l'Ombrie et de la Toscane pour la Floride, Cuba, les Antilles, le Mexique, l'Amérique du Sud et autres contrées touristiques du genre. Mais il est fort probable qu'il y a plus. Pour saisir le sens et la portée des nouvelles moeurs itinérantes de nos classes vagabondes bien dotées, on ne peut ignorer un phénomène suffisamment important pour avoir amené des penseurs dits «de gauche» et d'autres dits «de droite» à s'entendre sur le même constat, à savoir la déculturation de l'Occident. Un terrible bilan ressort des plus percutantes analyses développées dans les écrits des Pierre Vadeboncoeur², Michel Henry³, Alain Finkielkraut⁴, Bernard-Henri Lévy⁵, Bruno Lussato et Gérald Messadié⁶ ou encore Allan Bloom⁷. Cette dégénérescence de la culture occidentale n'influencerait-elle pas désormais le choix des lieux de prédilection des nouvelles élites intellectuelles et artistiques du Québec dans leurs activités de loisir?

Quoi qu'il en soit, il se trouve encore des excentriques parmi nos écrivains pour démontrer un penchant inévitable envers l'irrésistible et magnifique terre d'Italie. Denise Boucher, entre autres, l'auteur de la fameuse pièce iconoclaste *Les Fées ont soif*, vient d'emprunter cette voie fatale d'exploration. Son livre le plus récent, un petit recueil de *Lettres d'Italie*, lance aux Éditions de l'Hexagone la nouvelle collection «Itinéraires littéraires». On comprendra qu'il ne s'agit pas ici de simples voyages culturels ou touristiques.

En vingt-quatre brèves missives adressées à une vingtaine de personnes